

Hans Joas

George Herbert Mead, *Une réévaluation contemporaine de sa pensée*, traduit de l'allemand par Didier Renault (avec la collaboration de Bettina Hollstein), Paris, Economica, Coll. Etudes sociologiques, 2007 (Première édition allemande, 1980), 221 pages.

Voilà un livre âgé de trente ans mais dont l'actualité semble presque intacte et se trouve peut-être même renforcée par la récente traduction réalisée par Louis Quéré et Daniel Céfai de *L'esprit, Le Soi, La Société*¹. L'auteur, Hans Joas, professeur de sociologie aux universités de Erfurt et Chicago, est bien connu des lecteurs de philosophie allemande contemporaine et de théorie sociale ; sa *Créativité de l'agir* (Paris, Cerf, 1999), a été abondamment discutée dans ce pays.

C'est tout d'abord un classique d'histoire de la philosophie qui est rendu disponible pour le public français : il ne fait aucun doute que la présente monographie est l'ouvrage qui a le plus contribué à faire redécouvrir Mead (1863-1931) à la fin du siècle dernier, avant les ouvrages de S. Rosenthal, P. Bourgeois, M. Aboulafia ou G. A. Cook. Elle l'a fait en fournissant de précieux fils conducteurs pour aborder une oeuvre difficile d'accès. Si l'on considère en effet le quatuor américain « classique » Peirce, James, Dewey et Mead, une différence de taille apparaît entre ses membres : alors que les écrits de deux d'entre eux, James et Dewey, jouissent d'une excellente et complète édition scientifique, pour les textes comme pour la correspondance, ceux des deux autres, Peirce et Mead, sont sévèrement désavantagés : l'excellente édition du Peirce Project, qui s'est il est vrai acquitté de deux magnifiques volumes de sélections, *Essential Peirce 1 & 2*, arrive au huitième volume sur une trentaine de prévus (sans que la correspondance ne soit publiée, hormis quelques sélections) et il n'y a tout bonnement aucune édition scientifique des textes de Mead. Des ouvrages tels que celui de Hans Joas sont donc très précieux pour s'orienter dans ce qui est un abondant massif de publications.

Il ne s'agit cependant pas seulement de procéder à une « recanonisation » d'un auteur, comme cela a été fait pour Dewey sous l'impulsion de Rorty au début des années 1980. L'enjeu philosophique de la présente interprétation est explicité de deux manières : il s'agit de décrire « l'élaboration graduelle de la théorie de Mead » portant sur « la communication spécifiquement humaine en tant qu'interaction médiatisée par des symboles » (p. xii, (2000)), élaboration qui marquerait l'apport propre de cette pensée et son intérêt encore contemporain. Il s'agit aussi de lire G. H. Mead comme « le plus important théoricien de l'intersubjectivité entre Feuerbach et Habermas » et de disposer de la sorte « d'un point d'Archimède pour l'expression autonome d'une pensée de l'intersubjectivité dans le contexte de la discussion dominée par Habermas » (p. 2, (1980)). La première citation donne l'objet propre du livre, la seconde son enjeu et son originalité dans la bibliographie allemande, déjà dominée par les écrits de Habermas dès 1980. Telle serait donc en première approche la visée de ce livre : explorer l'oeuvre à partir de ce qui en serait le concept-clé jamais nommé, l'« intersubjectivité pratique » (p. 12ⁱⁱ), concept qui commanderait l'agencement de tous les moments de l'oeuvre.

La soigneuse et très lisible traduction de Didier Renault reprend la préface de 2000 à la nouvelle édition allemande. Or, cette dernière livre au lecteur un utile panorama des recherches meadiennes récentes (principalement en langue anglaise et allemande cependant) et constitue un relevé topographique encore très pertinent. A vrai dire, le propos de Joas en 1980 était déjà de réagir à un certain nombre d'occultations de la pensée de Mead, qui auraient risqué d'oblitérer une « une réévaluation contemporaine de sa pensée », pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage, et ces risques n'ont pas totalement disparu après 2000. Joas distinguait en effet six stratégies d'interprétation qui, tout en rendant apparemment hommage à la pensée du philosophe de Chicago, en niaient au fond la spécificité et l'originalité. (1) Mead a été identifié au courant béhavioriste en psychologie, mais son béhaviorisme prendrait en compte le « social » ; cette étiquette, apposée par Charles Morris, n'a pas

réussi à convaincre les psychologues béhavioristes (Mead étant lui-même très critique envers les conceptions réductionnistes à la Watson) mais a en revanche contribué à cristalliser contre lui les oppositions à ce mouvement. (2) L'oeuvre de Mead a été souvent revendiquée par l'interactionnisme symbolique, à la suite des travaux de Herbert Blumer, lui-même élève de Mead. Mais c'est là selon Joas un usage bien unilatéral, s'il est vrai que « ni les fondements corporels de l'agir humain, ni la problématique politique et macrosociologique » n'ont reçu dans ce courant la même attention que chez Mead » (voir aussi p. 6). (3) Les phénoménologues l'ont rapproché à bon compte de Schütz, sans voir dans le dédain de Mead envers l'appareil transcendantal autre chose qu'une forme de naturalisme naïf. (4) Les rapprochements avec la structure dialogique du personnalisme existentialiste de Buber n'ont pas assez tenu compte du fait que précisément les formes de coopération sociale que décrit Mead ne se ramènent précisément pas à la simple forme dialogique, à la rencontre du « Je » et du « Tu ». (5) Intrigués par les réflexions de Mead sur le temps et la relativité, tout autant que par sa lecture de Bergson et de Whitehead, d'autres lectures ont voulu voir dans la métaphysique de Mead la vérité de son système, faisant discutablement culminer ce dernier dans une « métaphysique de la socialité ». (6) Enfin, les lectures inspirées par le renouveau pragmatiste ont sans doute gommé la spécificité de Mead, ne serait-ce que parce qu'elles ont conduit à méconnaître l'héritage de l'idéalisme allemand chez Mead.

Pour satisfaire la visée décrite plus haut sans tomber dans ces travers, l'ouvrage propose une réexploration très stimulante des premiers grands textes, de 1903 au début des années 1910. Cette relecture, qui est à la fois patiente et synthétique (jamais on ne se perd dans les détails), est d'autant plus nécessaire que les « livres » de Mead, on le sait, sont posthumes: ils ont été réalisés par ses élèves à partir de notes de cours, et parfois *réécrits*, comme c'est le cas pour *L'esprit*, *Le Soi*, *la Société*, dont des portions entières ont visiblement été rédigées par le sémioticien Charles Morris. Il convient donc d'utiliser ces livres avec circonspection, tant ils sont suspects d'un point de vue philologique, et c'est toujours une sage précaution que de s'appuyer sur les très nombreux articles publiés du vivant de Mead.

Le plan laisse apparaître deux grands volets. Les cinq premiers chapitres ont une fonction génétique: ils suivent le développement des idées de Mead, jusqu'en 1913, la suite du livre étant, elle, plus thématique. Le chapitre 2, biographique, fait un portrait de Mead en « intellectuel démocrate radical » et accorde une attention particulière à la Première Guerre mondiale, correspondant à l'un des « points culminants » des activités politiques et journalistiques de Mead et laissant apparaître les limites du « réformisme radical » (p. 24 et p. 10). C'est ensuite le pragmatisme de Mead, « entre Hegel et Darwin », relu à partir de sa référence à l'idéalisme allemand, qui est délimité à partir des trois thèmes que sont les possibilités émancipatrices de l'activité scientifique, l'effort pour enraciner l'esprit dans l'organisme et enfin la genèse sociale du Moi (p. 34). Le chapitre 4 sur « La définition du psychique » analyse finement, à partir d'un texte de 1903 souvent négligé et portant précisément ce titre, l'enracinement de la psychologie « dans une doctrine générale de l'action » (p. 59) et y voit l'élucidation « du caractère fondamentalement autoréflexif de la psychologie » (p. 82). Enfin, le chapitre 5 est sans doute le coeur de l'ouvrage, décrivant la genèse de l'idée meadienne de communication comme interaction médiatisée par des symboles et fondée anthropologiquement; c'est le chapitre où les notions de signification et d'action, notions assurément constitutives du pragmatisme, reçoivent leur examen le plus approfondi, dans un continuum qui va de la conversation des gestes aux pensées les plus abstraites. Les derniers chapitres (de 6 à 9) déclinent alors ces aperçus, dans les textes de la maturité, abordant tour à tour l'éthique, la théorie de la perception, le lien entre temporalité et intersubjectivité et enfin le rapport entre progrès scientifique et progrès social. On notera que ces chapitres s'ancrent à chaque fois sur un texte ou un choix de textes clairement présentés. Malgré l'avertissement de Joas quant au public visé par l'ouvrage (p. 12, « Il n'est pas sûr que le présent ouvrage convienne en tant que toute première introduction à l'oeuvre de Mead »), des lecteurs un peu avertis pourront de la sorte se repérer dans l'importante masse des écrits et pourront aisément poursuivre le travail de découverte

ou de redécouverte d'un auteur qui a fait dans ce pays l'objet de travaux de la part de Louis Quéré, Guillaume Garreta ou encore Christian Brassac, pour ne citer qu'eux.

Joas n'hésite pas à reprendre à propos de Mead le mot de Heine sur Berlioz: « Il n'avait pas assez de talent pour son génie ». Il est certes toujours aventureux de poser que le talent d'un auteur ait besoin d'être secondé, mais le livre de Joas poursuit de manière très convaincante l'articulation systématique de l'oeuvre de Mead, de sorte que le génie en apparaisse de la manière la plus claire.

Mathias GIREL
ENS (Ulm)

- i George H. Mead, *L'esprit, Le Soi, La société* (1934), tr. de l'américain par Louis Quéré et Daniel Céfal, Paris, Puf, 2006.
- ii C'est d'ailleurs le titre allemand du livre : *Praktische Intersubjektivität. Die Entwicklung des Werks von George Herbert Mead*, Francfort, Suhrkamp, 1980.